

Mais si, par hasard, un de ceux-là, après avoir vidé sa bourse jusqu'à dernier sou, tentait d'obtenir un dernier verre à crédit, la cabaretière ne se donnait même pas la peine de parler pour refuser. Elle se contentait de poser le bout du doigt sur une image d'Epinal collée sur la glace et représentant ce sujet bien connu : un maître d'armes à la physionomie rébarbative, transperçant son adversaire qui expire, sur le coup, avec une grimace épouvantable.

Au-dessous, la légende que l'on sait : *"Crédit est mort, les mauvais payeurs l'ont tué."*

Les jours de paye principalement, les ouvriers affluaient devant le comptoir, et combien d'entre eux, ainsi que cela était arrivé bien des fois à Bertrand, laissaient dans le tiroir-caisse de la mère Gigogne tout le prix du rude travail de la quinzaine.

C'était cependant la partie honnête de la clientèle, ainsi qu'on va le voir.

Quelques mots de description sont ici nécessaires.

La maison se composait d'un rez-de-chaussée et d'un seul étage, au-dessus duquel des galetas.

L'entrée principale du cabaret donnait accès dans une vaste pièce carrelée, de plafond très bas, presque toujours enfumée et dont le mobilier se composait uniquement de bancs placés tout le long des murs.

Au milieu, dans l'espace laissé vide, les consommateurs étaient obligés de se tenir debout. On avait voulu ainsi éviter que les habitués, après avoir bu à satiété, s'abandonnassent à des sommeils prolongés en s'appuyant le visage sur les tables.

Pour cela la cabaretière se montrait absolument impitoyable ; un de ses clients tombait-il ivre-mort foudroyé par l'alcool, elle commandait qu'on le couchât dehors ou même le faisait porter dans un des terrains vagues.

La suppression complète des tables obligeait en outre les consommateurs à venir au comptoir qui se trouvait tout à fait au fond, en face de la porte d'entrée.

Ce comptoir était flanqué, à droite, par le soupirail de la cave, à gauche par une porte sur pivot conduisant à la cuisine.

La mère Gigogne trônait derrière le rempart d'étain, assise sur un tabouret élevé, ce qui la faisait paraître de taille ordinaire, grâce à son buste disproportionné, étroit, et qu'on devinait affreusement maigre.

Sur un buste une tête de vautour à la face anguleuse, parcheminée, craquelée de mille rides, et dont une jaunisse chronique augmentait la laideur.

La cabaretière, malgré ce physique, était d'une coquetterie grotesque. Jamais on ne l'avait vue s'installer à son comptoir sans être coiffée d'une mantille espagnole dont elle s'encadrait le visage, couvrant le plus possible un front déprimé et des joues creuses et flasques.

Dans cette physionomie glaciale et repoussante, l'œil seul vivait, très petit, il est vrai, et profondément enfoncé dans un cercle de bistre.

Quand, parfois, l'horrible femme se croyait obligée de sourire au client, on voyait la fente qui lui servait de bouche s'allonger démesurément aux deux extrémités, coupant en deux le visage d'une rayure formée par des lèvres minces et bleuâtres.

On n'avait jamais connu de mari à cette cabaretière, depuis plus de vingt ans qu'elle avait acheté le fonds, après faillite ; on l'avait toujours appelée officiellement Mme Durand mais jamais personne n'avait vu aucun M. Durand dans l'établissement.

Nous disons officiellement parce que, dès l'inauguration du cabaret, les premiers clients avaient donné à la cabaretière comme surnom les trois mots qui composaient son enseigne : *"La Mère Gigogne."*

Mme Durand avait accepté assez plaisamment la chose en disant :

—Puisque je veux vous traiter tous comme mes propres enfants, je suis bien une mère Gigogne, comme on dit.

Et elle ajoutait :

—Venez toujours, amenez vos amis et connaissances ; plus elle aura de bons enfants comme vous, plus sera contente la mère Gigogne.

Mais cette enseigne, que la clientèle d'ouvriers trouvait simplement originale, avait une signification pour l'autre partie des habitués du cabaret.

Ces habitués ne fréquentaient pas la première salle ; on ne les voyait jamais devant le comptoir d'étain.

Ils avaient une salle à eux, avec entrée particulière, dont la porte donnant sur l'impasse, à droite de la maison, ne s'ouvrait qu'au moyen d'un ressort secret connu des seuls initiés.

Quand cette porte s'ouvrait, la cabaretière en était aussitôt prévenue par le tintement prolongé d'une sonnette placée sous le comptoir.

Aussitôt on voyait se diriger vers la porte de la cuisine un individu de haute taille et de proportions régulières, qui jusque-là mêlé à la clientèle, allait et venait d'un groupe à l'autre, acceptant de

boire avec tout le monde, excitant les buveurs timides, encourageant ceux dont il devinait la bourse bien garnie :

Généralement, il se trouvait là quelques camarades pour dire tout haut, en voyant le "bel homme" disparaître par la porte de la cuisine :

—Hé, Bourdichon, aie soin de saler le bouillon ; ça fait boire !

—Goûte au rata, tu nous diras s'il est bon !...

Bourdichon offrait, étant donnée sa corpulence, un contraste frappant avec la cabaretière étique et courte, qui, depuis nombre d'années, vivait avec lui sur un pied d'affaires qui justifiait son habitude d'aller faire un tour à la cuisine, quand bon lui semblait.

Bourdichon était, au surplus, l'âme de l'association. Il était très aimé et surtout très respecté grâce à sa force physique.

Nul n'était du reste, plus franc buveur, tenant tête aux vétérans du cabaret, acceptant les défis les plus audacieux et ne refusant jamais de tenir tous les enjeux au tourniquet.

Il en était arrivé à avoir sa petite cour de flatteurs dans ce monde de buveurs acharnés ; et quand une coterie se mettait, comme on dit, à tirer des bordées, le mot d'ordre était :

"Faut aller voir Bourdichon ; rendez-vous chez la mère Gigogne."

Ces jours-là, le cabaret ne désemplassait pas, le comptoir était littéralement pris d'assaut par les bandes joyeuses.

Bourdichon avait aussi des "racleurs" chargés de trouver de nouveaux clients pour remplacer les compagnons qui partaient pour leur "tour de France", et combler les autres vides qui se produisaient dans la clientèle.

Parmi ces racoleurs, Rémy était tenu en grande estime, autant par Bourdichon que par la cabaretière.

C'était toujours lui qu'on employait de préférence, quand on avait besoin d'un homme à tout faire et que Bourdichon ne voulait pas "travailler" lui-même, ou trouvait trop compromettante la besogne qui se présentait.

C'est qu'on ne se contentait pas de vendre du vin, dans le cabaret de la mère Gigogne. Et voici le moment de parler de ces initiés auxquels était réservée l'entrée particulière donnant sur l'impasse.

Cette partie de la clientèle se composait d'individus qui, pour leurs différentes industries, avaient besoin de se procurer de jeunes enfants.

C'est ainsi qu'on voyait se succéder dans l'établissement de la mère Gigogne :

Le saltimbanque en quête d'enfants qu'il façonnera, pour en faire des sujets, tels que des hommes-serpents, des femmes caoutchouc, des clowns de toute sorte, etc., etc. Cet industriel-artiste trouvera chez la cabaretière les pauvres êtres dont il assouplira les articulations, travaillera la colonne vertébrale, détendra les muscles, aggravant le supplice de chaque jour, progressivement et avec une patience cruelle ;

Le "faux père de famille sans ouvrage", obligé de se procurer la ribambelle d'enfants plus ou moins infirmes qu'il traînera de cour en cour, afin d'apitoyer les âmes sensibles ;

Et après tous ceux-là et d'autres plus ou moins misérables, le plus cynique, le plus criminel de tous, cet horrible industriel, fabricant d'infirmes et de monstres, lequel achète des enfants sains et bien portant, dont il emprisonnera le corps d'ange dans des moules spéciaux, afin d'en contourner les membres, d'en modifier les formes, utilisant au besoin l'art de la greffe, afin d'obtenir ces produits qu'on exhibe dans les foires comme *phénomènes vivants*.

Telle était la partie mystérieuse de la clientèle, pour laquelle Bourdichon avait besoin de courtiers.

Pour répondre aux besoins de cette clientèle, on en voyait arriver la contre-partie :

Les voleurs d'enfants ;

Les mères dénaturées qui ne rougissent pas de louer leurs enfants à des mendiants, tout en laissant croire qu'elles mettent les pauvres petites créatures en garde, afin de pouvoir elles-mêmes travailler en ville ;

Les mères infâmes que les enfants gênent et qui les vendent, au lieu de les confier à l'Assistance publique, et tirent ainsi un bénéfice de la progéniture,

Puis les petits vagabonds des deux sexes, vicieux précoces, ayant fui la famille, ou que leurs parents ont jetés sur le pavé, et parmi lesquels se recrutent les "guides pour aveugles".

Une fois la porte franchie, l'initié enfila un couloir aboutissant à une salle garnie, celle-là, de tables et de tabourets.

A peine un de ces clients est-il entré qu'il voit apparaître Bourdichon qui s'informe de ce qu'il offre ou de ce qu'il vient se procurer.

Puis il le fait asseoir pour traiter des conditions, le verre en main.

C'est toujours le matin, avant l'ouverture du cabaret ou à la nuit tombante, que cette seconde clientèle se présente pour parler d'affaire et passer les honteux marchés dont nous venons de donner une idée.

A ce commerce infâme, Bourdichon réalisait, pour son association